Femmes et hommes entre espaces publics et espaces privés.

Monique Haicault

▶ **To cite this version:**

Monique Haicault. Femmes et hommes entre espaces publics et espaces privés. . Presses de l'Université Paris Sorbonne, Centre d'Etudes sur le Brésil. Les femmes dans la ville, un dialogue franco-brésilien. , 21, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 1997, Civilisations 2-84050-084-1. halshs-01566821

HAL Id: halshs-01566821
https://shs.hal.science/halshs-01566821

Submitted on 21 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FEMMES ET HOMMES ENTRE ESPACES PUBLICS ET ESPACES PRIVÉS

Monique HAICAULT
LEST d'Aix-en-Provence

La recherche urbaine en France a été longtemps dominée par deux orientations majeures : d'un côté l'urbanisation, la construction et l'aménagement du territoire, de l'autre les espaces de la production marchande, les déplacements de la force de travail, son logement, sa consommation.

Longtemps enfermée dans le paradigme de la production, celle de l'espace comme celle de la force de travail, la recherche a négligé les pratiques des acteurs et leurs usages. Tardive et timide, la prise en compte des acteurs sociaux a ignoré et ignore encore souvent le caractère sexué et différentiel de la praxis sociale urbaine. La catégorie «ménage», homogénéisant toutes les différences, de sexes, d'âges, de pluralité culturelle, accapare la plupart des analyses de différenciation sociale, où l'appartenance professionnelle du chef de famille suffit encore à positionner le ménage. De plus, avec les hommes et les femmes, ont été oubliés les relations de voisinage, de quartiers, les modes d'accès aux services proches ou éloignés, la plurimobilité des citoyens urbains, la fabrication continue et mouvante du lien social, bref le local au profit du schéma global qui occulte les relations entre les trois niveaux, macro, méso et micro, des sociétés contemporaines.[1]

1. On pense ici et d'autant plus qu'il s'agit d'un très beau travail de terrain et d'analyse, à une recherche récente, intitulée « La pérégrination, mobilité et organisation de l'espace dans le site de Brest,» qui, ne portant que sur «les ménages» nous prive de la connaissance, utile pour les comparaisons entre sites, des différences entre les pratiques des hommes et des femmes dont la pertinence ne devrait plus être à démontrer.

Le thème du colloque «Les femmes dans la ville» croise à mes yeux deux ensembles de notions, voire de concepts : l'un autour du concept d'Espace Public, l'autre autour du concept de rapport social entre les genres, entre les sexes, selon les terminologies. Ils sont à l'œuvre dans l'analyse des liens entre espaces publics et espaces privés et dans la conception dynamique des places et des enjeux des hommes et des femmes dans ces espaces diversifiés.

Ce colloque renoue avec des questions posées dès les années soixante-dix en France, autour de la question «Les femmes et l'espace», comme à Paris VIII, puis dans les années quatre-vingt, lors de l'imposant colloque multidisciplinaire de Toulouse Mirail «Femmes, féminisme et recherches» et récemment, en 1993, au cours des rencontres de Marseille «Les femmes et la ville». Il est donc intéressant de prendre la mesure des transformations dans la formulation des questions posées et des outils théoriques utilisés. C'est un peu dans cette perspective que je place mon intervention qui se limitera à aborder trois points en interconnexion :

— Le concept d'Espace Public et les conséquences de la coupure privé/public dans les sciences sociales, notamment pour appréhender les pratiques sociales dans l'espace, des hommes et des femmes ; la remise en question de cette opposition à la lumière de données concrètes.

— Le concept de rapport social entre les sexes, entre les genres, sa pertinence pour analyser la question «des femmes dans la ville», sa vigueur pour pousser à l'interprétation des faits analysés et classés, qu'il s'agisse de données d'archives ou de données recueillies de première main.

— Je présenterai alors des éléments d'une problématique de la ville, comme mouvement et espace de socialisation, en m'appuyant notamment sur une recherche en cours qui porte sur les déplacements et la mobilité circulatoire de jeunes retraités dans l'agglomération Marseillaise, aujourd'hui.

Espaces publics, espaces privés, une séparation à repenser

Les sciences sociales utilisent désormais couramment la notion d'espace public en s'appuyant principalement sur les théories de Jürgen Habermas. Lieu du politique, il est construit en opposition à

la société civile et principalement à la sphère privée de la famille, du foyer, de la production domestique, où se rangent également les rapports de voisinage, la sociabilité quotidienne. L'espace public est ainsi lié historiquement et constitutivement aux notions de démocratie et de citoyenneté, cette thèse se retrouve également chez Hannah Arendt dans son analyse de la cité athénienne de la Grèce classique.[2]

Dans ces deux conceptions, les femmes sont absentes de l'analyse, leur exclusion de la sphère publique politique n'est ni perçue, ni analysée par ces deux auteurs qui reprennent à leur compte l'invisibilité des femmes en tant que sujet. Cependant Habermas, dans une récente préface à une réédition de cet ouvrage de référence, en convient et reconnaît que c'est le mouvement des femmes qui lui a ouvert les yeux.

L'élaboration d'une sphère publique s'est faite en Allemagne, en Angleterre et en France au XVIII[e] siècle et au début du XIX[e] siècle, elle accompagne le mouvement de politisation de la vie sociale, mais n'a pas intégré à égalité les deux sexes citoyens. Persistante reconduction qui affecte aujourd'hui encore les travaux les plus pertinents dès lors qu'on accorde plus de visibilité aux immigrés, aux jeunes des banlieues dans les villes, qu'aux femmes[3].

Dans les recherches récentes, il est question de cohabitation dans la ville, d'espaces, de quartiers, de voie publique, de centralités, de culture urbaine citoyenne, mais ce sont les minorités ethnoculturelles qui accaparent le regard porté sur les acteurs.

L'espace public cependant excède «le politique», il s'inscrit matériellement dans la cité : c'est l'*agora* à Athènes, ce sont les espaces publics modernes de la communication et de l'échange pour Habermas. L'opposition entre les sphères, à la base de l'idée de démocratie et de citoyenneté, fonde également un mode de pen-

2. HABERMAS, J. 1993. *L'espace public.* (réedition, préface 1992). Paris, Payot. Arendt, H. 1961-1983. *La condition de l'homme moderne.* Paris, Calmann-Lévy.
3. Anne Querrien, du Plan Urbain, préfaçant un n° des Annales de la Recherche Urbaine, de 1993, «Espaces Publics», consacré à un programme du Plan Urbain intitulé «Gestion des espaces publics et construction des urbanités», écrit : «Aujourd'hui, ce n'est plus le noble et le bourgeois qui discutent de leur avenir commun, mais l'immigré et le français, ou plusieurs communautés qui doivent trouver les moyens de se supporter».

ser le monde et la séparation des sexes. Vision dichotomisée du monde qui a construit un cadre de pensée contribuant à dresser des oppositions, des relations d'ordre et de rang entre différents groupes sociaux, infériorisant ceux qui œuvrent dans la sphère privée, valorisant au contraire ceux qui occupent la sphère publique politique. Ainsi, le travail productif marchand, les échanges marchands, le marché, puis l'économie de manière générale, sont-ils progressivement entrés dans la sphère publique tout en la renforçant, renvoyant hors d'elle et dans une autre sphère, le privé, tout ce qui a paru échapper directement au politique et à l'économique.

Des conséquences multiples, affectant durablement les modes de perception des catégories sociales de sexe, ont ainsi contribué à opposer le travail de la sphère privée, dit domestique, à celui de la sphère publique où il est produit et échangé.

On comprend dans ces conditions pourquoi la remise en question de la coupure privé/publique, coïncidant avec la séparation marchand/non marchand du discours économique moderne, a été, dès les années soixante-dix, au centre du débat féministe scientifique et sous une autre forme, du mouvement militant. En affirmant que le privé est politique, que la production domestique est socialement utile et participe d'une certaine manière, même indirectement, à la production de la valeur, donc à l'économie générale des sociétés contemporaines, les femmes ont fait passer l'espace privé d'une vision naturaliste à une vision sociale et historique[4].

Autre conséquence de la coupure, couramment évoquée, la mise en correspondance d'un sexe avec une sphère, le politique et le marchand avec les hommes, le privé et le non marchand avec les femmes. Dans l'espace urbain, la coupure a construit une conception également dichotomisée, opposant le dehors, connoté masculin, au dedans, connoté féminin. La place, l'*agora*, la ville, seront donc pensées, représentées et inculquées comme des lieux masculins, des espaces et des lieux d'hommes, tandis que le logement, la rue, le jardin, le lavoir, la fontaine, le marché seront pensés, représentés, inculqués comme des lieux féminins, des espaces de femmes.

4. L'énorme production de biens, de services et de personnes de la sphère privée reste encore écartée des calculs économiques et des comptes nationaux de tous les pays.

La séparation sphère publique/sphère privée a ainsi établi un véritable ordre social, deux principes de division, à la fois cognitifs, symboliques et sociaux, régulièrement reproduits comme tels. Ces principes nourrissent les conceptions de la démocratie et de la citoyenneté qui intègrent difficilement, encore aujourd'hui, les espaces privés. La démocratisation de ces espaces est lente, les droits civils y pénètrent difficilement. Les inégalités dans les couples ainsi que la violence, conjugale et transgénérationnelle, affectent tous les milieux[5].

La lenteur de la conquête par les femmes de l'égalité des droits civiques, et des droits civils, illustre pleinement les conséquences de cette vision dichotomisée du monde, en espaces distincts, autonomes et hiérarchisés. Reléguées dans la sphère privée, les femmes n'ont acquis ces droits que par petits bouts, par fragments, au fur et à mesure que leur visibilité ne pouvait plus être contestée, dans la sphère marchande notamment. La coupure a donc eu des effets de réel dans tous les domaines et surtout dans les modes de penser le monde et l'économie.

N'en est-il pas de même pour nous aujourd'hui, pour penser la question des femmes dans la ville ? Nous les pensons plutôt dans les espaces urbains publics, visibles, dans les centres-villes, dans les lieux de la citoyenneté ordinaire, du commerce, laissant souvent dans l'ombre les espaces privés, ou semi-privés, des résidences multiculturelles, des ruelles, des quartiers, des jardins, les relations dans les cités, les grands ensembles, ainsi que ces lieux de sociabilité éphémères, bien peu étudiés sous cet angle, que sont devenus, pour certains, les centres commerciaux, selon jours et heures.

La vision dichotomisée des espaces, en sites hiérarchisés et autonomes, est au fondement des mécanismes de reproduction des catégories sociales de sexe et des rapports qui les organisent et les signifient. Toutefois la coupure est plus idéologique que réelle, elle contribue à masquer la domination de l'économique et du politique sur la vie sociale et culturelle des individus, sur les réseaux d'interrelations entre les groupes sociaux. Elle a légitimé indirecte-

5. Rappelons quelques chiffres, 1 femme battue sur 4 ou 5, en France dans des milieux diversifiés ; 600 enfants qui meurent chaque année suite à de mauvais traitements familiaux, qui en perturbent au moins 500 000 et maintenant la mise à jour de la misère des vieux parents.

ment les options prioritaires des programmes d'aménagement du territoire, des grands projets urbains où l'insuffisance de la prise en compte du privé dans sa diversité, ses ramifications et son épaisseur, pénalise principalement les femmes, les mères ; tant il est vrai que les espace-temps des femmes et des hommes sont différents. Différences hélas gommées quand on s'intéresse au seul ménage qui n'en constitue d'aucune manière une estimation moyenne.

Les pratiques et les comportements contredisent la thèse de la séparation. En effet dans les villes, celles d'Europe, mais également celles des grands pays industrialisés, comme le Brésil, les femmes et les hommes sont aujourd'hui présents les uns et les autres dans les espaces urbains qu'ils soient publics ou privés. Toutefois, les banlieues restent coupées des centres urbains, par le manque de transports collectifs, seul moyen de déplacement des couches populaires. Ainsi en est-il de Rio, dont les *favelas* sont mises à distance de la plage, élément central de l'image que le Brésil veut donner de lui, et de la ville du carnaval. Mais Marseille n'a rien à envier à Rio car elle isole ses quartiers Nord par l'infrastructure de son métro et par son coût.

Les femmes circulent dans les rues des villes, elles traversent les places, elles sont dehors, dans les centres-villes, elles utilisent les transports collectifs, fréquentent les lieux culturels, occupent l'espace, certes dans des temporalités spécifiques, pour des motifs professionnels et domestiques mêlés, plus souvent que pour flâner, mais elles sont visibles aujourd'hui dans les villes modernes. Les femmes ont conquis un droit à la ville, mais comme tous les autres droits, notamment le droit au travail, il reste fragile et toujours menacé, frappé de profondes disparités sociales à mettre sans cesse en évidence.

A contrario, les hommes ne sont pas absents des lieux de la sphère privée. Ils habitent les quartiers, les logements, vivent en famille tout autant que les femmes et même davantage. En France, il y a plus d'hommes qui vivent en couple, mariés ou non, que de femmes et les retraités supportent moins facilement divorce, séparation et veuvage que les femmes retraitées. Ils sont donc des acteurs sociaux du privé et des espaces intermédiaires publics-privés que sont les cafés de quartier, les terrains de jeux, les clubs et les amicales. La praxis de la ville semble traduire une mixité plus

grande que celle qu'on connaît dans l'espace public politique. Les liens civils, la vie urbaine manifestent plus de démocratie même relative que la vie civique et les lieux de décision. La démocratie paritaire paraît en retard sur les pratiques urbaines.

Ce constat s'inscrit dans la remise en question de la séparation rendue nécessaire si on veut aborder plus en profondeur l'étude des pratiques sociales effectives des hommes et des femmes dans le domaine de la question urbaine, car le moment théorique de la logique des contraires et des oppositions stériles femmes/dedans, hommes/dehors, montre aujourd'hui ses limites. Afin d'éclairer la démarche comparative à laquelle, comme d'autres chercheurs, je suis attachée, je voudrais présenter brièvement trois manières de poser les problèmes, telles qu'elles reviennent régulièrement dans les études sur les femmes et sur les genres.

LES FEMMES DANS LA VILLE, TROIS MANIÈRES DE POSER LES PROBLÈMES.

Au plan méthodologique et théorique on peut distinguer trois types d'approches.

— l'une centrée sur les seules femmes

— une autre visant les oppositions entre les sexes et par conséquent adoptant une vision binaire et déterministe du rapport social entre les deux catégories sociales que constituent les hommes et les femmes

— la troisième, dégagée du déterminisme, cherche à appréhender la complexité constitutive des questions, la pluralité de leurs dimensions, leur dynamique, la variabilité et la flexibilité des rapports sociaux qui les traversent, les organisent et les signifient.

La première posture est fréquente ; elle a été à l'œuvre dans beaucoup de travaux qui voulaient mettre en visibilité les femmes longtemps absentes de l'histoire et des questions scientifiques. Posture de revanche ou posture scientifique ? Ne risque t-on pas de «ghettoïser» les problèmes en les construisant comme spécifiquement, voire «essentiellement» féminins ? Car, en ne prenant pas en compte les deux sexes, on renforce la tendance générale et commune aux démarches des sciences sociales qui prend le masculin comme référent général. Selon ces conceptions, les femmes sont rarement sujets, on parle en effet de la femme ou du féminin, du

travail féminin plutôt que du travail des femmes, des espaces féminins et non des espaces occupés ou traversés par les femmes. On ne sera pas étonné de remarquer que, dans tous ces cas, le «féminin» continue d'occuper une position marginale, secondaire non analysée pour ce qu'elle est, en quelque sorte, non théorisée. Les dérives conduisent vers un essentialisme des femmes, un «en soi» des femmes ou du féminin qui devient ainsi l'envers du même. «Les deux autres», pour reprendre une belle expression de la philosophe Luce Irigaray, sont à mettre en parallèle, à comparer, afin de faire sortir les différences et les similitudes, les oppositions et les alliances, et au-delà du constat de la différence, à s'engager dans la voie du sens de leur relation, de leur lien[6]. Cette vision, qui est classiquement celle de la «condition féminine», a été établie sur le modèle de la condition ouvrière teintée, en dernier ressort, de victimisation. Elle va de pair avec la revendication d'une égalité pensée comme une assimilation à l'autre masculin, tendant ainsi à aligner les femmes sur les hommes. En sorte qu'avec la négation de l'égalité dans les différences, c'est l'idée même d'altérité et la mise en visibilité de deux sujets sexués qui se trouvent écartés.

En sociologie, les études qui ne prennent pas en compte les positions respectives des deux catégories de sexes sont encore nombreuses. Ainsi, dans le domaine du travail comme du travail domestique, après ne s'être intéressé qu'aux hommes sans jamais les définir comme un des deux acteurs sexués, on tend à focaliser le regard sur les seules activités des femmes. De même, dans les études urbaines, quand, chose rare, on étudie les acteurs, on tend à ne parler que des femmes et de leurs pratiques. Jacqueline Coutras, par exemple, analyse avec finesse les motifs de mobilité des femmes dans la ville mais, en ne les comparant pas aux motifs de mobilité des hommes, on ne voit pas la spécificité sexuée de ces pratiques. Comme celle des hommes nous demeurent inconnues, on est enclin à supposer qu'elles s'effectuent sans motifs, au sein d'un espace urbain accesssible en totalité, un territoire dépourvu pour eux de marquage social, de limites, d'inscriptions symboliques, hors de la praxis en quelque sorte.

---

6. IRIGARAY, Luce. 1994. Homme, femme, les deux Autres, in Turbulences, n° 1. IRIGARAY, Luce. 1995. *La question de l'autre*, De l'égalité des sexes. Paris, La Documentation française.

En histoire, il a fallu rendre les femmes visibles, elles qui étaient jusqu'alors absentes du discours historique habituel ; «l'histoire des femmes» a été une étape nécessaire, qui restitue une part de l'histoire générale oubliée, voire cachée. Ne faut-il pas maintenant expliquer comment et pourquoi cela s'est produit, dans quelle dynamique, selon quels mécanismes ? En sociologie, et peut-être dans les sciences sociales plus généralement aujourd'hui, vouloir faire science, c'est certes, décrire, faire des constats, mais c'est aussi nécessairement poser un diagnostic comme l'affirme Pierre Boudieu, c'est-à-dire interpréter, donner du sens. Les outils théoriques sont alors indispensables car ils permettent de produire de la connaissance transmissible, accumulable. Ces outils, manquant à la première approche, caractérisent au contraire les deux suivantes. Ils pénètrent lentement ces disciplines.

— La deuxième approche s'est appuyée sur un corpus de notions autour du concept de rapport social entre les genres (terminologie anglo-saxons) entre les sexes (terminologie française). Les deux sexes sont considérés comme constituant deux catégories sociales distinctes, formelles, liées entre elles par une relation de niveau structurel, abstrait mais à l'œuvre dans toutes les pratiques et phénomènes sociaux. Ce rapport est actif dans les deux sphères, publiques et privées, puisqu'il traverse tous les domaines de la vie sociale. Les pratiques des individus manifestent toujours ce rapport social que l'analyse permet d'identifier sous les formes diversifiées des phénomènes repérés. Ce rapport social fondamental se compose d'une base matérielle, concrète, tangible et d'un registre de croyances, de système de signes, de représentations extrêmement variées.

Il importe ici de souligner le caractère complexe des manifestations de ce rapport social, sa grande souplesse d'adaptation, de recomposition au fur et à mesure que les sociétés bougent et se transforment, comme c'est le cas des nôtres aujourd'hui.

Il détient une puissance heuristique, explicative, attestée depuis maintenant plus de vingt ans dans nos disciplines, précisément en anthropologie, en sociologie et en histoire, mais également dans d'autres sciences. Depuis cette année (1996), les différentes Directions Générales des Commissions Européennes l'ont introduit en priorité dans tous les thèmes. Toutefois, la relation entre les deux catégories sociales de genres, ou de sexes, a été quelque peu

rigidifiée, dogmatisée. L'opposition, l'antagonisme entre les deux catégories a eu tendance à s'imposer, au détriment de la dynamique et de la diversité du lien entre les deux termes, certes beaucoup plus difficile à prendre en compte.

Les sociétés sont des systèmes vivants, sans cesse en mouvement, sans cesse en déséquilibre. Si la théorie, toujours en retard sur les phénomènes, a besoin de simplification pour se répandre, elle doit être capable également de remettre en question ses acquis. Aujourd'hui, l'antagonisme ne peut plus être tenu pour la seule relation entre les deux catégories, entre les places, entre les expériences sociales. Le propre des rapports sociaux entre les sexes est précisément d'être à la fois d'alliance et d'opposition, asymétriques et complémentaires. Pourquoi ? Parce qu'ils n'agissent jamais seuls, ils sont toujours articulés, mêlés à d'autres rapports sociaux existant entre d'autres catégories sociales, les âges, les ethno-cultures, les milieux sociaux. Cette imbrication inévitable soutient leur complexité, la variabilité de leur présence, de leur intensité plus ou moins évidente selon les moments de l'histoire sociale.

— Il faut sortir aujourd'hui de la logique des contraires, de la vision binaire du monde, de la dichotomie opposant les espaces, les temps, les sexes, pour s'engager dans l'analyse de la complexité du monde social. C'est bien cette troisième voie qui s'ouvre à nous aujourd'hui. Elle s'appuie sur le concept de rapport social entre les deux catégories sociales de sexes, ou de genres, mais un rapport social marqué par l'asymétrie et la suprématie d'un sexe dans presque tous les domaines de la vie sociale, économique et politique, mais un rapport flexible, capable de se recomposer, qui nous pousse plus que jamais à la comparaison. L'approche comparative est donc aujourd'hui la plus éclairante, car elle est tournée vers la double saisie de différences et des similitudes et non plus vers l'antagonisme posé a priori.

Sortir de la logique des contraires, c'est également pour notre propos sortir du déterminisme du cadre bâti sur les pratiques des hommes et des femmes dans la ville. Les comportements des usagers-citoyens urbains modifient à leur manière l'espace matériel et symbolique de la ville, ses images, ses lieux, à densité humaine

variable. Les gens fabriquent de l'espace public là où il n'est pas toujours prévu, planifié.[7]

Fabriquer de l'espace public c'est configurer un espace-temps de communication, d'échange, apte à introduire le «monde vécu» (Lebenswelt) dans le «système» pour reprendre les termes d'Habermas. Les banlieues ont été construites dépourvues d'espaces publics, dépourvues d'espaces de rencontre démocratique, ceux-ci se font donc dans la violence, dans le jeu du rapport de force puisque ces espaces de la sphère privée ne disposent d'aucun lieu d'exercice de la «souveraineté populaire» comme l'a remarqué E. Goffman.[8] Quand le cadre bâti est indigent, il ne facilite certes pas les interactions entre les personnes, leur cohabitation civile ou la coexistence pacifique des citoyens. Il reste que les pratiques d'échange des femmes de milieux ethniques différents dans un même environnement sont bien mal connues, enclins que nous sommes à étudier surtout les «jeunes « ou à ne voir que des immigrées, amalgamées dans une même désignation langagière.

Les sociétés humaines fabriquent et ont fabriqué du lien social partout, même dans les univers les moins propices, là où pour un temps ils semblent décomposés, pour, à terme et progressivement se recomposer, car pour vivre les êtres humains fabriquent de la société, de la socialisation, du lien[9]. C'est sur cette idée que je développerai le troisième point, une conception dynamique et socialisante des espaces urbains.

LA VILLE COMME MOUVEMENT, LA VILLE COMME ESPACE DE SOCIALISATION

La ville mouvement

Appréhender la ville comme mouvement se distingue d'une conception courante de la ville comme territoire ou espace construit. Les usages de l'espace, les pratiques individuelles de circulation et de mobilité, plutôt que l'armature urbaine, la fluidité du

7. Ainsi les jeunes dans les FNAC, les retraités dans les grandes surfaces, ou sur les parkings en surface des grands centres commerciaux, inventent-ils, dans la rudesse du cadre bâti, des micro-espaces de sociabilité, de rencontre.
8. GOFFMAN E. 1993. *Les cadres de l'expérience*. Paris, Ed Minuit.
9. On peut déplorer que les médias, comme la majorité des chercheurs, ne mettent en visibilité que la rupture du lien social, aveugles au mouvement de solidarité qui témoigne de dimensions sociales vitalisantes.

mouvement, plutôt que la cristallisation des formes urbaines et architecturales. Le cadre bâti cesse d'être conçu comme un déterminant mécanique des pratiques des citadins ; celles-ci n'en sont pas le reflet, dès lors qu'elles sont considérées comme ayant une autonomie productive relative. Pour comprendre la ville, toute ville moderne, il semble ainsi nécessaire de connaître les pratiques et les pluri-inscriptions des acteurs sociaux qui se croisent dans des espace-temps, c'est-à-dire dans du mouvement.

La mobilité urbaine est polymorphe. Dans notre recherche, la mobilité urbaine plurielle est composée en effet : de déplacements quotidiens, routiniers (terme de l'École de Chicago), de circulation occasionnelle, festive et de migration résidentielle. En effet, les changements de domicile modifient, à leur manière, les configurations sociales des quartiers et leur composition humaine.

Selon cette conception, les femmes sont des acteurs à part entière alors que, dans la production du cadre bâti, elles interviennent encore peu, comme dans les schémas de construction des villes, dans l'édification des projets urbains, du fait de leur très faible présence numérique dans toutes les instances de décision, en France notamment, qui rappelons-le, occupe de ce point de vue le dernier rang des pays de l'Europe des quinze.

Parler de ville-mouvement, c'est tenir compte nécessairement des hommes et des femmes, deux grandes catégories d'acteurs sociaux urbains. Les hommes et les femmes, qui appartiennent à tous les milieux sociaux et à tous les âges de la vie, dessinent donc dans la ville et ses environs, selon des formes circulatoires distinctes et identifiables, leurs points de rencontre, leurs zones séquantes, qui tracent des morphologies semblables et différentes. Les uns et les autres transforment la ville en un mouvement humain constant, avec ses rythmes, ses silences, ses agitations, ses accélérations et ses lenteurs. On déplore le manque d'études en sociologie permettant de repérer ces «pérégrinations» différentes, à régularités sexuées, telles qu'elles ne coïncident pas avec des particularités psychologiques ou culturelles. Il faut rechercher des critères de différenciation sociale plus fins, moins redondants, plus pertinents, en accord avec les nouvelles compositions sociales urbaines. Ainsi s'impose, comme fait social contemporain, l'intense circulation en circuit des mères, actuellement engloutie dans les approches par ménages. J'ai longtemps travaillé et enseigné la

question de «la gestion des espaces-temps des femmes», mobilisées par la vie professionnelle et la vie familiale, par «la vie en deux», titre éloquent d'un ouvrage et d'un documentaire sur cette question[10]. En effet, les femmes actives négocient sans cesse le temps avec du temps, l'espace avec des espaces et du temps, elles sont des «virtuoses» de cette gestion, gestion qui n'a rien d'équivalent chez les hommes dans leur relation négociée à l'espace et au temps. Les hommes dessinent quant à eux une mobilité en segments, bipolaire, à motivations limitées et stables, tandis que les femmes, les mères et, semble-t-il, certaines grand'mères elles aussi, font des circuits à motivations plurielles reliant dans une même courbe, des temps imbriqués : ceux des courses, des enfants, le rendez-vous du médecin, la «visite-éclair» à un parent.

Les mères urbaines actives sont aux prises avec des espaces-temps complexes, de plus en plus complexes, divers, non homogènes dans leur qualité temporelle et leur intensité spatiale par lesquels elles relient dans leur mouvement les espaces publics et les espaces privés. Faut-il, par là, comprendre pourquoi dans nos cités, les mères actives sont à ce point motorisées, pour autant qu'elles le peuvent ; la voiture est, sans conteste, l'instrument le plus opératoire de la gestion domestique élargie.

Le temps de la retraite freine-t-il cette intense circulation des femmes, est-elle encore différente de celle des hommes dans sa forme et dans sa complexité quand le mode de vie se transforme ? C'est une des questions que l'on pose dans une recherche en cours sur la mobilité des jeunes retraités dans Marseille. Les premiers entretiens et les premières observations confirment la pertinence d'une approche comparative et la puissance heuristique du concept de rapport social entre les sexes, combiné nécessairement à celui de rapport social entre les âges, qui n'a pas encore trouvé une théorisation pourtant nécessaire.

La ville-mouvement, ce sont aussi les effets des grandes transformations urbaines dans les quartiers, dans les pratiques enracinées des acteurs dans le passé de la ville, son architecture, l'orga-

10. HAICAULT, M - COUCOUREUX, H - PAGÉS, M. 1984. *La vie en deux, ouvrières de l'électronique en habitat pavillionnaire à Toulouse.* Paris, Plan Construction.
«Marie-Thérèse, la vie en deux». Documentaire vidéo, réalisé et tourné par M. Haicault, Montage Cévanne Haicault, 3/4 pouce couleur, 48mn. 1982.

nisation fluide de son territoire. Comment les hommes et les femmes d'un même quartier vivent-ils les modifications de leurs pratiques quotidiennes subies ou anticipées ? Comment se déconstruisent leurs images de la ville, avec l'âge et le temps de l'histoire urbaine, créant ainsi une fragilité des repères au sein du cadre bâti familier, auquel il est nécessaire pourtant de s'adapter, si on refuse de se replier sur le privé-chez soi.

La ville socialisante

Il a été assez souvent admis que le domaine public pouvait être défini comme l'institution de codes et de conventions tandis que le domaine privé verrait se manifester plus librement des comportements, notamment sexués et entre sexes et âges, caractérisés par «les émotions», les conduites relâchées, pulsionnelles. La sphère publique manifesterait ainsi une fonction de contrôle. Il semble qu'on puisse développer cette idée en lui donnant un sens plus large, celui de socialisation, de domestication et d'apprentissage.

La ville montre, elle rend visible, les codes, les règles, les normes de conduites, celles qui sont pratiquées et considérées comme légitimes à un certain moment de l'histoire d'une agglomération humaine, dans un même espace de co-présences. Elle témoigne du civisme ordinaire, celui de la rue et des espaces publics, qui toutefois diffère de celui des espaces privés ou semi-privés, des cités, des grands ensembles de résidences.

La ville peut donc être définie comme l'expression permanente de l'existence de liens civils. Ces *formes de civilité* reposent sur des codes de confiance, de reconnaissance mutuelle, sur un jeu d'interactions comportementales, perceptives, langagières. Des auteurs, comme Goffman de l'Ecole de Palo Alto, également Grégory Bateson, héritier de la pensée de Georg Simmel, ont insisté dès les années quarante sur le rôle fondateur des «modèles d'interactions», d'action réciproque, dans la formation du lien social, des liens civils. Certes, ces apprentissages de la vie en commun subissent des ratés. Il leur arrive de manquer d'homogénéité, de stabilité, de consistance comme de constance.

La ville donne sans cesse à voir ces ratés de la vie sociale, ces manquements à la citoyenneté minimale. Des interactions conflictuelles font irruption dans les espaces privés comme dans les

espaces publics : violence entre jeunes, entre filles et garçons, entre jeunes et personnes âgées, entre groupes ethno-culturels. Plus cachés, des comportements ritualisés se forment dans la ville : ainsi, trouver sa place, son mini espace, constitue en quelque sorte un îlot d'espace privé dans le public. Des travaux ont montré, grâce à des analyses fines, par observations, par enregistrements filmés, ou encore par des entretiens et des récits de ville, quelques éléments de cette culture urbaine de l'espace. La notion de proxémie, empuntée à Watslawicks, rend bien compte de ces rituels de distance entre personnes, aux files d'attentes, dans les déplacements, sur les trottoirs ; la communication corporelle sur les marchés, dans les gares, dans ces lieux où on apprend par imitation en regardant faire les autres. Là encore on retrouve des différences entre sexes, entre classes d'âges et bien évidemment entre cultures et milieu sociaux, tant il est vrai que ces «techniques du corps» pour reprendre ici l'expression de Marcel Mauss, traduisent des différences sociales apprises par mimésis, par proximité corporelle quasi inconsciente. La ville qui montre, qui manifeste, est donc également la ville qui transmet, inculque et pour finir socialise tout autant que l'école et la famille et selon ses propres mécanismes et ses propres moyens.

Le propos de la différence des sexes amène à faire quelques remarques sur la solidarité urbaine. Celle-ci est fortement sexuée ; les hommes donnent moins facilement que les femmes, (constatation confirmée par ceux qui «font la manche») et cela vaut également pour les hommes qui marchent en ville. En voiture, la plupart sont protégés de la mendicité urbaine quotidienne ; d'ailleurs les quêteurs les abordent beaucoup moins spontanément. A contrario, il y a plus de S.D.F hommes que de femmes dans les rues, les femmes à la rue se cachent. comme le montre très bien Anne Lovell dans ses intéressantes recherches comparatives sur les S.D.F de New York et Toulouse. Elles se rendent invisibles afin de ne pas transgresser les codes de «normalité» sexuée de la clochardisation en ville, ou encore elles utilisent toutes sortes de «ruses» pour ne pas se faire remarquer, comme par exemple, porter des sacs de magasins chics : les fameuses shopping bag's ladies.

La ville *circulante* est une ville *apprenante*, à la fois socialisante et désocialisante. Elle fabrique les doxas, les discours, les opinions, les représentations, les images. Elle met en péril également

les socialisations familiales confrontées aux pratiques urbaines dominantes dans les centres-villes, dans les quartiers. Ce qui est manifesté par certains rétroagit sur d'autres. Définir la ville comme espace de socialisation, c'est adopter une approche systémique et se démarquer des approches fonctionnalistes ou structuralistes. La ville, comme système, postule en effet que ce qui est produit devient cause à son tour, que rien n'est unilatéralement causal, mais que tout est en interactions constantes. Ceci nous aide à comprendre notamment comment un espace urbain vivant traduit, par le traitement courant des femmes qu'il montre, des codes de sexualité, licites, illicites. Le harcèlement sexuel urbain, par exemple, est-il le même dans toutes les villes, à toute heure, pour toutes les femmes ? Certes non, celles qui ne circulent qu'accompagnées, ou dans certains quartiers, l'ignorent, jusqu'à le mettre en doute. En sorte que la formation des codes que l'espace urbain autorise, ainsi que leur propension à être reproduits, échappe encore souvent aux analyses et aux consciences.

Comme les plus jeunes apprennent à se comporter en imitant ce qu'ils voient, des «modes d'accès à l'autre», manifestés en continu, tendent ainsi à devenir des règles et pour peu qu'ils ne soient jamais contredits, finissent par produire des éléments d'une «culture urbaine» concernant les relations entre les sexes et leur dimension symbolique. A ce titre, le carnaval, dont on a dit qu'il a comme fonction sociale la catharsis et la libre expression de ce qui à l'ordinaire est réprimé, est, pour la différence des sexes, non pas l'inverse mais la même chose à un degré plus élevé et plus généralisé. Un renforcement du rapport social et non son inversion, comme pour les autres.

Autre exemple de l'imprégnation cognitive des praxis, la précarisation grandissante des femmes avec enfants dans les banlieues. Tant matérielle que culturelle, elle ne redresse pas les images infériorisées que les adolescents se font des femmes et du féminin. Cette précarisation s'accompagne de désocialisation, le ticket de métro trop cher, à Marseille notamment, interdit aux groupes précaires et donc aux femmes monoparentales d'échapper un temps à l'univers de la cité, même pour chercher du travail ou pour créer des liens sociaux ailleurs. On sait, par exemple, que dans les familles de plusieurs générations de chômeurs, l'autorité parentale masculine s'est effondrée, faute de support symbolique et que cette

image négative dans le privé est redoublée dans l'espace public où elle est amplifiée.

Au delà de ces effets cognitifs négatifs de socialisation, la ville offre d'autres images, d'autres éléments de liens civils mal perçus car, en tant que système vivant complexe, elle produit aussi, grâce à sa diversité agitée, une pluralité de liens civils et de solidarité trop rarement mis en relief. Cette solidarité ordinaire, quotidienne «intermédiaire», visible surtout aux yeux des proches, comporte des traits capables d'être perçus et, pour peu qu'ils soient transmissibles, favorise pour sa part l'émergence d'une socialisation solidaire qui inscrit, elle aussi, ses marques dans l'espace urbain.

Pour conclure

La prise en compte des deux sexes pour appréhender les acteurs sociaux urbains a une portée heuristique, féconde pour plusieurs raisons. Elle nous oblige à sortir de la logique des contraires qui se résume ici à trois couples d'oppositions. Espaces publics/espaces privés, privé-féminin/public-masculin ; hommes/femmes. On a rappelé que les acteurs sexués présents dans les deux espaces mettent sans cesse ceux-ci en relations, par leurs pratiques et au cours de la construction de leur identité nécessairement plurielle dans les villes contemporaines. Leurs mouvements dans la ville brouillent les frontières entre ces deux sphères.

Privé-féminin/public-masculin ? Un jeu d'oppositions, plus idéologique que réel aujourd'hui, qui vise à reproduire la domination et à en justifier les formes et le mode de fonctionnement ; une opposition reprise d'ailleurs dans les discours totalitaires qui réclament toujours pour les femmes un lieu d'enferment et de service, présenté comme lieu naturel et ainsi légitimé. Autre couple de contraires à repenser et enrichir, les hommes opposés aux femmes. Le rapport social entre les sexes, s'il est un rapport de domination dans ses formes courantes, est de plus en plus fréquemment théorisé comme capable de prendre plusieurs sens apparemment contradictoires dans différentes sphères sociales publiques ou privées. Ainsi, dans les lieux du travail, au sein des collectifs de travailleurs ou de citoyens, dans la famille, il peut en effet être à la fois d'alliance et d'opposition, différent, égal, asymétrique et complémentaire. Capable de souplesse et d'adaptation, il peut revêtir

aussi pour un temps, les aspects d'une morphologie durable, stable et peu inventive.

Une conception double de la ville mouvement fluide et de la ville apprenante, espace de socialisation et d'apprentissages multiples, semble féconde pour saisir les différences et les points de rencontre entre les praxis des hommes et des femmes, leurs modes d'action ainsi que leurs systèmes symboliques de croyances, de représentations, de communication langagière et corporelle. En retour, la ville comme espace public et privé en transformation peut se lire au travers des pratiques ordinaires de tous les usagers-urbains citoyens qui l'animent, la traversent, l'agitent et la forcent à bouger.

BIBLIOGRAPHIE

ALLARD, Laurence. 1992. Pluralité de l'espace public : esthétique et médias, in *Quaderni* n° 18, pp. 141-157.

AMARD, Georges. 1993. Pour une écologie urbaine des transports, in *Mobilités*, Annales de la recherche urbaine n° 59-60.

CESARI, Jocelyne. 1994. Marseille face à ses communautés in : *Dans la jungle des villes*, Annales de la recherche urbaine. n° 55-56

COIN, Henri - MEUNIER, Charles. 1994, *Insécurité urbaine ? Une arme pour le pouvoir*, Paris, Seuil.

COLLIN, Françoise. 1995. Sortir de la logique des contraires, in *La place des Femmes*. La Découverte/Euphrésia.

COUTRAS, Jacqueline. 1993. La mobilité des femmes au quotidien, in *Annales de la Recherche Urbaine*, n° 59-60, pp. 163-170.

DELFAU, Georges. 1994. *Le retour du citoyen, démocratie et territoires*.Paris Ed de l'Aube.

GAUDIN, Thierry. 1994. *L'aménagement du territoire vu de 2010*. Paris, Ed. de l'Aube.

GIDDENS, Anthony. 1994, *Les conséquences de la modernité*. Paris, L'Harmattan.

HAICAULT, Monique. 1993. La doxa de sexe, une approche du symbolique dans les rapports sociaux de sexe, in *Recherches Féministes*, Québec, vol. 6, n° 2, pp. 7-20.

HAICAULT, Monique.1995. Éléments pour une approche sexuée des combinaisons des espaces et des temps urbains.

Communication au forum Le Temps des Femmes en Méditerranée, Tunis 2-5 Juin. 10 p.

HAICAULT, Monique - MAZZELLA, Sylvie. 1996. Mobilité des jeunes retraités dans Marseille, in *Le Forum et leHarem, pratiques et représentations de femmes et des hommes*. Aix en Provence, Presses Univers. de Prov.

HAUMONT, André. 1993. La mobilité intra urbaine in *Annales de la Recherche Urbaine* n° 59-60

JOSEPH, Isaac. 1994. L'espace public comme lieu de l'action, *Annales de la Recherche Urbaine*, n° 57-78, pp. 210-217.

LOVELL, Anne. 1996. Les ruses de la rue, in *Le Forum et le Harem, femmes et hommes pratiques et représentations.* Aix en Provence, Presses Univers. de Prov.

PHARO, Philippe. 1986. *Le civisme ordinaire.* Les méridiens

QUERE, Louis - BREZGER, Daniel. 1993. L'étrangeté mutuelle des passants, le mode de coexistence du public urbain, in *Annales de la Recherche Urbaine* n° 57-58 pp. 88-99.

QUERE, Louis. 1992. L'espace public : de la théorie politique à la métathéorie sociologique, in *Quaderni* n° 18.

REMY, Jean - VOYE, Liliane. 1992. *La ville ; vers une nouvelle définition ?* Paris, L'Harmattan.

ROCHEFORT, Michel. 1995. *Dynamique de l'espace français et aménagement du territoire.* Paris, L'Harmattan.

SCHNAPPER, Dominique. 1994. *La communauté des citoyens.* Paris, Gallimard.

SCHULTEIS, François. 1995. *La place des Femmes.* Paris, La Découverte/Euphrésia.

1994-95